



G.M.

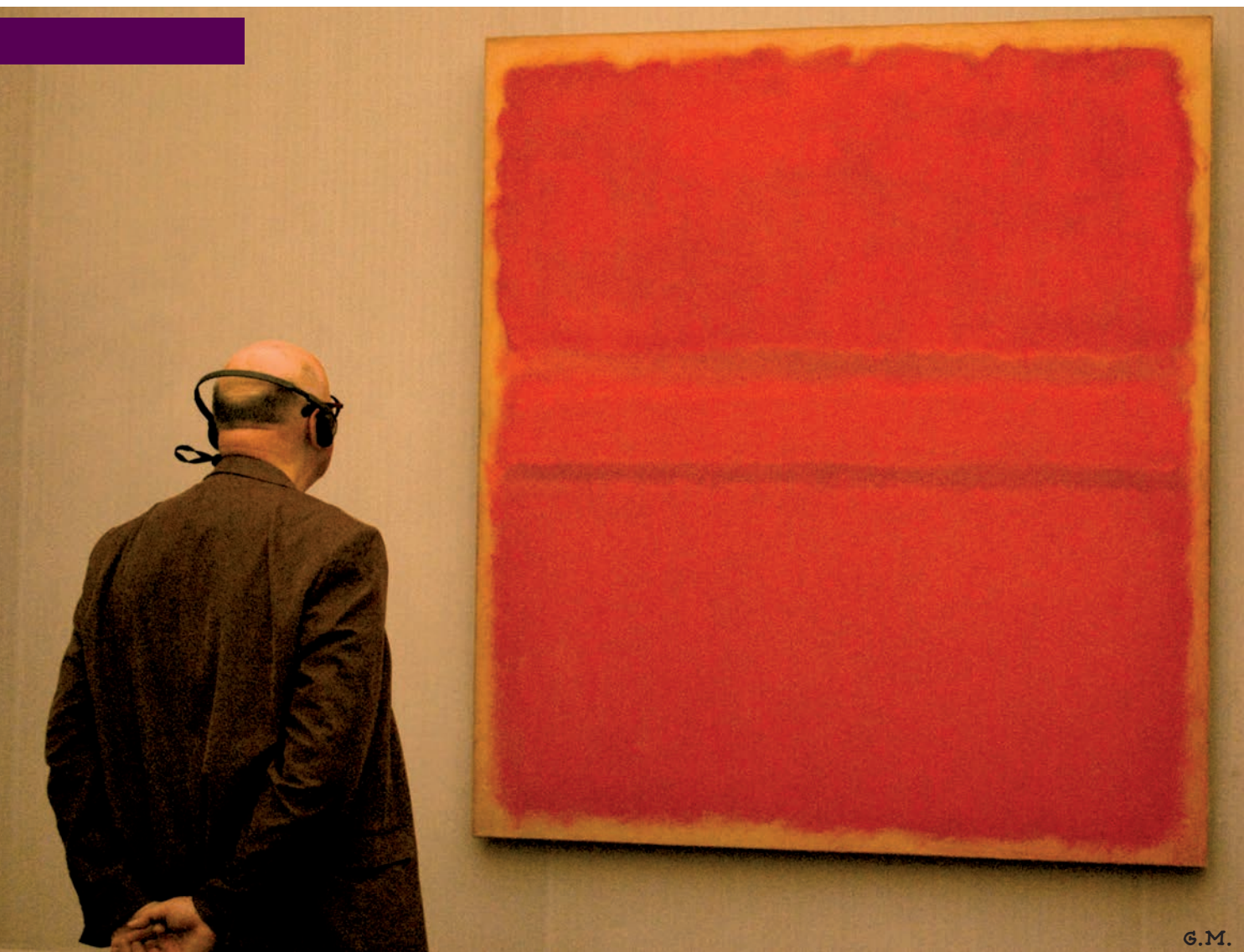
Spiritualité laïque

- p. 23 René Barbier: « La spiritualité laïque évolue beaucoup plus vite que les religions »
- p. 28 Ken Wilber, la connaissance
- p. 29 Eckhart Tolle, la présence

La grâce sans confession

Les grandes religions ont-elles un « tronc commun » sur lequel bâtir une spiritualité laïque ? Plusieurs démarches spirituelles ont voulu s'affranchir de l'hégémonie religieuse, estimant qu'un monde en évolution ne peut se satisfaire d'enseignements figés. Mais l'œuvre reste à parfaire.

Lorsqu'en 1948, l'écrivain anglais Aldous Huxley publie *La Philosophie éternelle*, il réactive une pensée qui remonte à 1540 avec la rédaction de l'ouvrage *De perenni philosophia* par Augustinus Steuchus, qui sera cité par Leibniz. La philosophie éternelle est le cœur de sagesse commun à toutes les grandes religions, jusqu'aux traditions spirituelles primordiales. S'il existe, il est aussi le socle d'une spiritualité laïque, ce sur quoi tous les « croyants » et « non-croyants » engagés dans une vie spirituelle peuvent s'accorder. Huxley définit ainsi son « hypothèse minimale » : « Il existe une divinité, un fondement, un Brahman, une claire lumière du vide qui est le principe non manifesté de toute manifestation. » On voit qu'Huxley est obligé d'emprunter des termes à plusieurs religions, et il précise que « ce fondement est à la fois immanent et transcendant ». On peut reformuler en écrivant qu'un principe créateur/organisateur constitue la totalité de notre réalité et procède d'une réalité supérieure. « Il est possible à l'être humain de l'aimer, de le connaître et potentiellement, de s'identifier à lui », poursuit Huxley, qui ajoute : « Accomplir cet acte de connaissance unitive de la divinité est l'objet ultime de l'existence humaine. » C'est aussi le début des problèmes, puisque chaque religion ou « mouvement spirituel » prétend détenir la vérité sur la façon d'accomplir cet acte.



Contemplation devant un « champ coloré » de Mark Rothko. Le peintre américain entendait soulager le fardeau du vide spirituel de l'homme.

« Éclectisme spiritualiste »

Officiellement agnostique, Huxley a été qualifié de « mystique » dans les années 1940, un terme à prendre au sens de William Blake : « *Le moi en union avec Dieu.* » Puis il a rompu avec son gourou indien Prabhavananda lorsqu'il a commencé à expérimenter les substances psychédéliques comme le LSD ou la mescaline, pour ouvrir « *les portes de la perception* ».

La philosophie éternelle est critiquée par le philosophe français Georges Vallin dans *Lumière du non-dualisme*, où il écrit qu'elle « *repose en fait sur des exigences sentimentales débouchant sur un vague éclectisme spiritualiste plutôt que sur une doctrine métaphysique rigoureuse* ». C'est la même critique que l'on a adressée au mouvement « New Age », accusé d'encourager un « *nomadisme spirituel* » sans réel engagement. En cela, la notion de spiritualité laïque cherche à rompre avec ce dilettantisme présumé en « intégrant » les enseignements fondamentaux des religions. Une intégration qui est bien sûr chère au philosophe « intégral » Ken Wilber (lire page 28), mais celui-ci établit des hiérarchies qui sont parfois contestées par ceux-là mêmes qui se réclament de son approche, comme le psychothérapeute intégral Alain Gourhant. Dans sa spirale évolutionniste, Wilber place en effet les peuples premiers et les traditions

spirituelles primordiales tout en bas, au niveau archaïque/mythique. Pourtant Alain Gourhant cite un texte d'un chaman kogi qui lui semble développer une vision du même niveau que la philosophie éternelle : l'homme évolue et franchit des étapes jusqu'à la matrice, ou « Mère spirituelle ».

L'expérience comme socle

Georges Vallin rappelle que la métaphysique occidentale s'est construite sur la rupture entre Aristote – qui spéculait sur l'être en tant qu'être, et les « *premiers principes et les premières causes* » – et Platon, qui prônait la transcendance du monde des idées. Or, cette métaphysique doit tout à la raison et, de ce point de vue, « *elle est une spéculation étrangère à l'expérience spirituelle* », écrit justement Vallin. En effet, l'expérience spirituelle doit être l'élément premier sur lequel se fonde une démarche qui vise à élucider sinon le sens de la vie, au moins le sens de sa vie. Du « *sentiment océanique* » de Romain Rolland à l'extase mystique de Thérèse d'Ávila, en passant par la simple idée que « *l'existence a un sens* », l'expérience spirituelle peut prendre maintes formes, infiniment colorées par nos conditionnements culturels. Mais la certitude que cette expérience a bien un objet et qu'elle n'est donc pas une illusion est ce qui

Une démarche spirituelle laïque ne s'interdit pas d'explorer les voies de l'ésotérisme, du gnosticisme à la théosophie, de l'hermétisme à l'occultisme, qui toutes reposent sur l'expérience directe.

tence d'un Être Suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétaux, sentants et réfléchissants; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, et récompense avec bonté les actions vertueuses. »

Là où les religions prétendent savoir pourquoi et comment Dieu punit, pardonne, aide, etc., le théiste l'ignore, mais s'en remet à la volonté d'un Dieu qui reste « personnel », selon la tradition judéo-chrétienne, c'est-à-dire une sorte de Père Noël...

Einstein et la religion cosmique

C'est en voulant rompre avec cette image trop chargée du « Père » que nombre d'Occidentaux ont été séduits par les religions d'Asie à partir des années 1960. Un peu hâtivement qualifié de « spiritualité sans Dieu » ou même de « philosophie », le bouddhisme par exemple n'est pas pour autant dénué de transcendance. Ces approches très axées sur l'introspection visent plus à trouver Dieu en soi qu'à l'extérieur de soi, et leur attrait a été renouvelé par les découvertes scientifiques de la physique quantique et de la relativité. La première révèle une structure fine de l'Univers non duale, c'est-à-dire formée d'une seule et même substance. La seconde nous rappelle

l'interrelation de toutes choses: interdépendance et impermanence. Einstein a beaucoup réfléchi et écrit sur la spiritualité, s'écartant avant tout d'une lecture et d'une pratique de la religion qu'il jugeait « naïves ». « Je ne crois pas au Dieu de la théologie qui récompense le bien et punit le mal », écrivait-il, car « l'Univers n'est pas régi par la pensée magique mais par des lois. » Son Dieu, comme chez Spinoza, se révèle dans l'agencement subtil de la nature, mais il reconnaît que la croyance en un Dieu personnel transcendant est « le moyen le plus sublime donné à l'humanité pour satisfaire ses besoins métaphysiques ».

Toutefois, l'idée d'un Dieu personnel est un « concept anthropomorphe » qu'il ne prend pas au sérieux. Lui aussi base sa conviction spirituelle sur l'expérience: « le sentiment religieux cosmique », qu'il ressent notamment dans le cadre de sa réflexion scientifique. « La religion du futur sera une religion cosmique. Elle devra transcender l'idée d'un Dieu personnel existant en personne et éviter le dogme », écrit-il. L'art et la science sont

crée le socle de toutes réflexions et introspections ultérieures sur la nature de « l'objet » en question. À ce titre, une démarche spirituelle laïque ne s'interdit pas d'explorer les voies de l'ésotérisme, du gnosticisme à la théosophie, de l'hermétisme à l'occultisme, qui toutes reposent sur l'expérience directe.

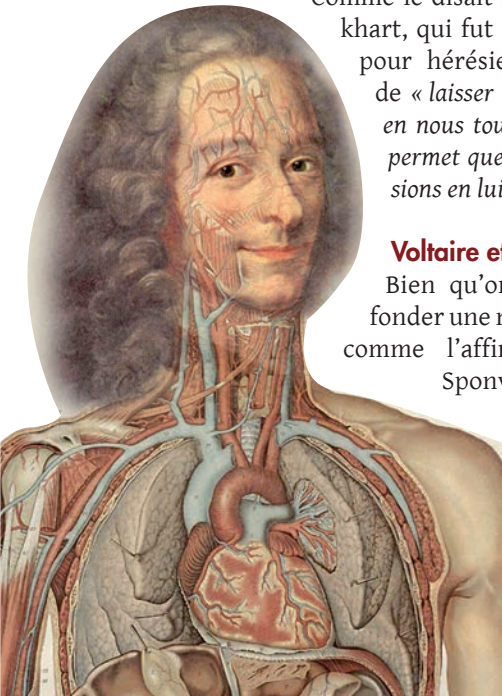
Comme le disait Maître Eckhart, qui fut condamné pour hérésie, il s'agit de « laisser Dieu naître en nous tout comme il permet que nous naissons en lui »...

Voltaire et la religion naturelle

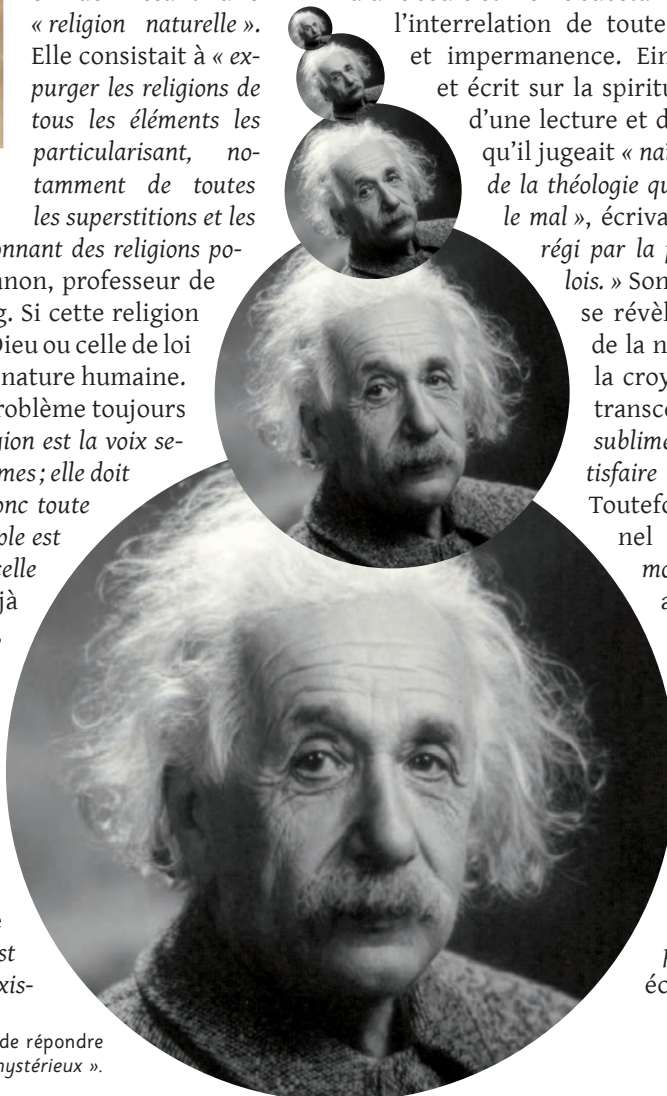
Bien qu'on puisse certainement fonder une morale sur un athéisme, comme l'affirment André Comte-Sponville ou Michel Onfray, les philosophes des Lumières ont voulu eux aussi sauver le bébé de l'eau du bain en définissant une « religion naturelle ». Elle consistait à « expurger les religions de tous les éléments les particularisant, notamment de toutes les superstitions et les

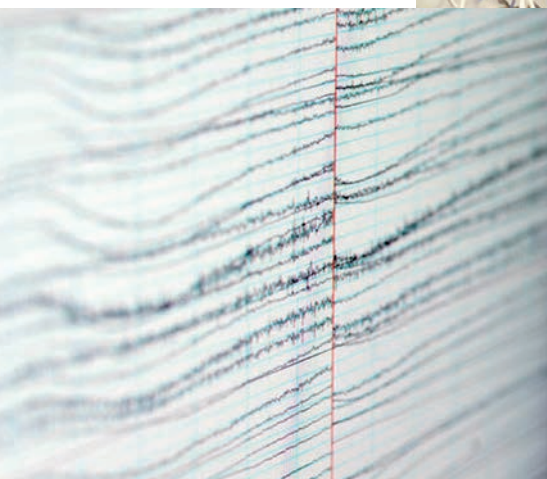
préjugés constituant le contenu foisonnant des religions positives », comme l'écrit Simone Manon, professeur de philosophie, sur son blog PhiloLog. Si cette religion est naturelle, c'est que l'idée d'un Dieu ou celle de loi morale ne sont pas étrangères à la nature humaine. Voltaire posait en ces termes un problème toujours d'une brûlante actualité: « La religion est la voix secrète de Dieu, qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, et non les diviser; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple est fausse. La nôtre est dans son principe celle de l'univers tout entier. » On parle déjà à l'époque de « religion du laïc », qui sera ensuite désignée comme « déisme ». Les déistes croient en un Dieu créateur, à la providence divine, à l'immortalité de l'âme, mais rejettent la révélation et le dogme trinitaire. Mais le déisme est anticlérical jusqu'à la fin du XVII^e siècle et perçu comme athée. Aussi Voltaire le rebaptise « théisme » et écrit: « Le théiste est un homme fermement persuadé de l'exis-

Pour Einstein, il s'agit de répondre à « l'appel du mystérieux ».



Voltaire, le « théiste ».





Expérience en neurosciences sur les effets de la méditation.

des moyens pour éveiller ce sentiment cosmique chez les individus, pensait Einstein. Pour sa part, l'appel du « mystérieux » était son premier moteur.

Spiritualité scientifique

C'est un trait de la spiritualité laïque moderne que d'intégrer la connaissance scientifique à sa vision du monde. Le scientisme est mort, dit-on, mais il reste maintes approches différentes de la science. Le scientisme affirmait que la science expliquait tout ou presque, souvent au service d'un athéisme virulent. Un consensus veut que la science ne puisse pas répondre sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, mais chaque progrès dans les connaissances y ramène sans cesse. La merveilleuse machinerie cellulaire, l'évolution de l'homme et de l'Univers, l'interface esprit/cerveau, l'insondable profondeur de la matière... Tout ce qui augmente notre savoir est immédiatement confronté à certains dogmes intangibles des religions qui se contorsionnent alors pour l'intégrer et affirmer qu'aucun pilier ne tremble. C'est aussi cette pression inéluctable qui conduit beaucoup de nos contemporains à s'écarter des voies religieuses traditionnelles. Mais celles-ci ne sont pas pour autant désertées car le besoin de sens est fort et les réponses toutes faites peuvent être rassurantes.

Identité religieuse

L'évolution vers une spiritualité laïque ne peut s'opérer que sur l'affirmation que la voie religieuse – plutôt les voies – n'est pas seule légitime pour vivre une conviction qui peut reposer davantage sur un « savoir » que sur une « croyance ». Les religions combler les peurs, sont

Un consensus veut que la science ne puisse pas répondre sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, mais chaque progrès dans les connaissances y ramène sans cesse.

« l'opium du peuple », etc., mais si des peuples entiers sont tant attachés à leur religion, ce n'est pas seulement qu'elle donne du sens à leur vie, c'est avant tout qu'elle fonde leur identité même. Pourtant leur identité première est d'être humain, habitant de la Terre, et de ce point de vue l'humanité doit pouvoir s'entendre sur un « tronc commun » spirituel. Cela n'invaliderait pas des pratiques, voire des croyances différentes, mais elles seraient reléguées à la sphère culturelle, comme il se doit.

Fulgurances

La science, le savoir, la raison doivent éclairer un cheminement spirituel qui se nourrit d'abord de l'expérience directe de la profondeur du monde. De l'intuition à l'extase, notre connexion avec l'Univers passe par des fulgurances qui fondent une

conviction. De même que nos corps sont insignifiants à l'échelle de l'Univers, sûrement nos esprits le sont-ils aussi au regard d'un Esprit cosmique. Dans plusieurs domaines, la science ne contredit pas cette possibilité de ressentir au-delà du sensible. Elle l'encourage même dans le cas de la méditation, elle reconnaît l'existence des états modifiés de conscience, elle prend désormais au sérieux l'expérience de mort imminente, et elle admet une partie du corpus parapsychologique. Mais que l'aventure consiste réellement à noyer sa propre insignifiance dans une union avec l'Absolu, voilà qui dépasse encore de loin la compréhension rationnelle que nous pouvons avoir de l'existence. C'est pourquoi il faut lâcher prise et adopter avec Huxley le viatique minimal de la spiritualité laïque : « *Il est plutôt embarrassant de s'être occupé toute sa vie du problème humain et de ne trouver finalement à dire que : essayez d'être un peu plus gentils.* » ●

À lire

Huxley Aldous, *La Philosophie éternelle*, Seuil 1977 ; *Dieu et moi*, Seuil 2001.
Einstein Albert, *Comment je vois le monde*, Flammarion 2009.
Ancelet-Hustache Jeanne, *Maître Eckhart et la mystique rhénane*, Seuil 2000.

« La spiritualité laïque évolue beaucoup plus vite que les religions »



Psycho-sociologue, spécialiste en sciences de l'éducation, René Barbier travaille depuis plusieurs années à préciser le concept de spiritualité laïque.

NEXUS : Qu'est-ce que la spiritualité laïque pour vous ?

René Barbier : Le concept de spiritualité laïque est récent et sa définition reste en débat à l'heure actuelle. Il a été popularisé par André Comte-Sponville, mais les bouddhistes comme le Dalaï-Lama ou Matthieu Ricard s'y réfèrent également. C'est un concept de notre temps et que je partage à condition de le préciser. En effet, pourquoi ne dirait-on pas simplement « sagesse » ? Le mot « spiritualité » et le mot « laïque » ne vont pas très bien ensemble a priori. Derrière le mot « spiritualité » il y a le mot « esprit », et derrière esprit il y a la philosophie, en particulier les philosophies monothéistes. Cela nous renvoie immédiatement à l'image du Dieu judéo-chrétien et nous enferme alors quelque peu dans une sphère culturelle, un ensemble symbolique qui est représenté par l'Occident. C'est l'un des problèmes de ce concept, mais en même temps on dit « laïque », car même en Occident on ne peut pas laisser de côté cette dimension spirituelle de la personne. Il y a comme un appel, quelque chose qui nous traverse et qui nous interroge sans cesse, en particulier à la lumière des événements que nous avons connus au xx^e siècle. Cela oblige à réfléchir, notamment ceux qui ne sont pas inscrits d'emblée dans un champ symbolique religieux. C'est avant tout à ceux-là que la question de la spiritualité laïque se pose. On le voit bien chez André Comte-Sponville, qui dit : pourquoi seuls les croyants (en Dieu) pourraient-ils connaître des dimensions spirituelles, expérientielles ?

Mais André Comte-Sponville ou Luc Ferry récusent la notion de transcendance, ils se situent dans l'athéisme et sur le seul terrain de la philosophie. En quelque sorte, le sacré ne leur parle pas.

Oui et non, le sacré ne leur parle pas s'il se réfère à une transcendance, au sens d'un Dieu transcendant qui serait

extérieur à l'humain. Mais Comte-Sponville dit que le sacré lui parle en tant qu'expérience personnelle lorsqu'il est dans un certain état contemplatif. Il se situe en philosophe et arrive à la conclusion que sa seule croyance – et il assume ce terme – c'est de ne pas croire en Dieu. Donc il admet qu'être athée c'est avoir une croyance au même titre que le croyant en Dieu. Son argumentation ne se nourrit pas seulement des philosophies du Livre, mais il a eu besoin d'aller voir du côté des sagesse hindoues et chinoises. Il interroge aussi les mystiques rhénans comme Maître Eckhart. Mais il s'en tient au niveau du raisonnement philosophique et dit : je ne peux pas aller plus loin et en fin de compte je ne crois pas en Dieu, tout en laissant la question ouverte sur le fond.

De ce point de vue, on peut le rapprocher de Jung.

C'est la différence entre un athée et un agnostique, qui dit « je ne sais pas », car il est dans une sorte d'impossibilité de choix. Jung est très intéressant car il est plutôt sur la base de l'agnosticisme, en s'en tenant à la psychologie. En tant que psychologue, il va aller très loin dans sa recherche, au niveau de l'inconscient, et en dépassant ce qui est de l'ordre du refoulement sexuel. Il a forgé un concept de libido qu'il appelle libido-Dieu et qui peut avoir affaire avec des dimensions transcendantes, mais il n'ira pas jusqu'au point de dire « je crois ». À la fin de sa vie, un journaliste anglais lui a posé la question : « Croyez-vous en Dieu ? » Après avoir réfléchi, il a



André Comte-Sponville. Sa seule croyance : ne pas croire en Dieu.

répond : « *Je n'ai pas besoin de croire, je sais.* » Ainsi, ces deux démarches peuvent se prévaloir d'une spiritualité laïque. Laïc signifiant essentiellement que l'on prend des distances à l'égard de l'institué religieux, quel qu'il soit. Ce n'est plus la voie royale, alors que c'est le cas pour le croyant d'une des grandes religions. Je fais personnellement la distinction entre le sacré institué et le sacré radical. Le premier passe par les systèmes religieux, qui sont des systèmes symboliques construits par l'homme, avec ses règles, ses rituels, ses paroles dites sacrées, ses écrits de référence, etc. Le philosophe, pour sa part, doute de ces croyances et s'en dégage, mais il ne peut pas se dégager de ce qu'il vit, des expériences personnelles qu'il peut connaître, et qui éventuellement le troublent, l'interrogent. Cela le conduit à ce que j'appelle la question du sacré radical. Sacré au sens de quelque chose qui échappe à notre entendement et pourtant que l'on perçoit, quelque chose dont on ne peut pas faire la preuve, mais dont on peut faire l'épreuve. Sans d'ailleurs pouvoir nécessairement le nommer. C'est de l'ordre de l'indicible, de l'inconnaissable, du « *nuage d'inconnaissance* » comme on a dit dans une certaine mystique chrétienne, qui reste à la fois présent et sur lequel on ne peut pas argumenter.

La spiritualité laïque n'est-elle pas simplement la « religion naturelle » revisitée par le New Age ? N'y a-t-il pas le risque de « picorer » sans s'engager véritablement dans une démarche spirituelle ?

Oui, c'est un risque qui a existé dans les années 1970 quand tout le mouvement du potentiel humain s'est développé puis est devenu le New Age, mais je pense qu'on n'en est plus là. Personnellement je n'ai



Le New Age est un phénomène de notre temps qui dit quelque chose de la crise du spirituel, et qui correspond à une recherche. Naturellement, il y a des farfelus, mais il y en a aussi dans toutes les religions...

jamais discrédité le New Age. C'est un phénomène de notre temps qui dit quelque chose de la crise du spirituel, et qui correspond à une recherche. Naturellement, il y a des farfelus, mais il y en a aussi dans toutes les religions, y compris les religions du Livre. Le phénomène du New Age est lié à une quête, un appel de quelque chose que l'on cherche aussi à travers une spiritualité laïque, mais la différence est que dans la spiritualité laïque on garde fondamentalement un esprit critique, qui est parfois absent dans le New Age.

► Présence de l'éducateur

Lors d'une conférence donnée en juillet dernier à Font-Romeu (« Spiritualités en Pyrénées »), René Barbier a disserté sur l'idée de « *présence éducative dans une perspective de spiritualité laïque* ». Selon lui, il se pourrait que l'une des causes de la « crise de l'école », indépendamment du contexte cynique de la société contemporaine, reflète le « *manque de présence de l'enseignant considéré non seulement comme un transmetteur d'informations et de savoirs mais surtout comme un éducateur digne de ce nom* ». Cette présence se doit en outre de refléter la profondeur, c'est-à-dire tout ce qui est, « *sans pouvoir être nommé ou imaginé dans sa totalité dynamique* ». Ainsi, la profondeur est « *transcendante, ailleurs, tout autre, insaisissable, non rationalisable, au-delà du temps et de l'espace, innommable, sans naissance et sans mort, englobante* ». Pour imaginer ce qu'est la présence empreinte de profondeur, René Barbier cite Krishnamurti : « *L'état d'une conscience si totalement présent est semblable à celui où l'on se trouverait en vivant avec un serpent dans la chambre. (...) Un tel état d'attention est une plénitude d'énergie...* » Mais encore faudrait-il se départir de la peur. Au final, l'éducation est l'accomplissement d'une spiritualité laïque. Laïque, cela va de soi, et spiritualité, parce qu'il s'agit du résultat d'une activité de l'esprit « *qui n'est pas simplement rationnelle mais comporte un dépassement, par intuition, imagination et expériences affectives suprasensibles, des ouvertures de sens sur l'inconnu de ce qui est et advient sans cesse* ».



Archétype extrait du
Red Book de C. G. Jung.

En quoi Krishnamurti est-il lui aussi une référence forte de la spiritualité laïque ?

Essentiellement parce qu'il parle de la vie, de ce qu'on vit et pense dans l'existence quotidienne. Il parle de la pensée, qui n'est pas simplement composée des concepts et des idées, mais aussi des images, des projections que l'on peut avoir sur le monde et qui révèlent fondamentalement des peurs sous-jacentes. D'où la dimension de réassurance dont on a toujours besoin et qui conduit à l'élaboration d'institutions, religieuses en particulier, d'autorités spirituelles, etc., et dans lesquelles on s'enferme.

Au départ il est de culture brahmanique (hindoue), mais il a été « pris » par le mouvement théosophique et conduit avec son frère en Angleterre. De là sa culture occidentale et son goût pour l'esthétique. Mais il a dépassé tout cela dans les années 1920, notamment après la mort de son frère en 1925, puis en 1929 quand il a cassé l'Ordre de l'Étoile (d'Orient). Le mouvement théosophique attendait une figure, ou plutôt une « silhouette » spirituelle. Ils ont trouvé chez lui cette silhouette et

il s'agissait alors de lui inculquer leur représentation du monde, qui était une forme

de syncrétisme religieux. Dès lors qu'il s'est affranchi de tout cela, il est véritablement devenu Krishnamurti, c'est-à-dire cet être qui a fait l'expérience de l'*otherness*

(« autreté »), que certains ont assimilée à un éveil de la Kundalini. Il a vécu quelque chose d'énergétique très puissant, lié aussi à une grande souffrance, et qu'il appelait le processus. Au début il s'est évanoui plusieurs fois, mais il reconnaissait en cela quelque chose de naturel pour lui. C'est une forme d'éveil subit, que l'on retrouve aussi dans le zen. Son travail ensuite est de nature « apophatique » (démarque qui consiste à insister plus sur ce que Dieu n'est pas), assez proche de Maître Eckhart d'ailleurs. Il part de ce qui est et il « évide » ce qui semble plein en montrant que,

On reste un philosophe, mais qui ne refuse pas d'avoir des expériences personnelles qui l'interrogent profondément. Un philosophe qui refuse que tout cela puisse s'expliquer par quelque chose qui nous ramène à une dimension religieuse instituée.

Ce philosophe rejette alors la notion de révélation ?

Sans doute, et c'est d'ailleurs la question que posait Jung. Il disait qu'il s'arrêtait à un certain niveau, à travers l'étude des archétypes, de l'inconscient collectif, et d'une logique processuelle vers le soi – l'individuation –, le soi étant sans doute confondu avec la libido-Dieu. Ainsi, il restait un psychologue qui examine le processus même, le déroulement, mais il n'allait pas au-delà, car c'était le domaine du théologique, de la métaphysique. Il disait que pour aller à ce stade il fallait avoir la foi, ou selon ses mots « la grâce ». Or, il affirmait que lui-même ne l'avait pas et donc qu'il ne pouvait se prononcer qu'en psychologue. C'est d'ailleurs méconnaître Jung que de parler de lui comme d'un psychologue religieux. C'est un psychologue, mais qui ne refuse pas d'aborder ces questions qui sont éminemment subtiles, difficiles et complexes, que sont les questions de la vie de l'esprit.

Jiddu Krishnamurti nous invite
non pas à « croire », mais à faire
l'expérience de nos projections.



Le bouddhisme tibétain est éminemment subtil mais aussi très ritualisé. Il n'est pas facile pour un Occidental de s'y plonger. Paradoxalement, c'est peut-être plus facile pour des personnes qui ont été de fervents catholiques, très imprégnés de rituels.

lorsqu'on parle d'amour, on parle en fait de jalousie, de possession, etc. Ainsi il ne dit pas ce qu'est l'amour, mais il creuse ce que l'on dit de ce que l'on vit, la croyance en Dieu, etc., à travers un dialogue avec l'autre. Krishnamurti ne demande pas qu'on le croie, mais qu'on fasse l'expérience soi-même de la façon dont on pense le monde, dont on projette... pour arriver à ce point d'être où tout cela s'évanouit dans le silence intérieur, la méditation, ou ce qu'il appelle l'attention vigilante.

Dans le cadre d'une démarche spirituelle, la raison doit le céder à un certain moment à l'approche intérieure, subjective. C'est le cas dans le bouddhisme et cela explique peut-être son succès auprès des Occidentaux, même si c'est un bouddhisme parfois un peu édulcoré... Qu'en pensez-vous ?

Nous vivons en Occident une crise de la spiritualité et chacun se raccroche à ce qu'il peut. Le bouddhisme tibétain est éminemment subtil mais aussi très ritualisé. Il n'est pas facile pour un Occidental de s'y plonger. Paradoxalement, c'est peut-être plus facile pour des personnes qui ont été de fervents catholiques, très imprégnés



de rituels, etc. D'ailleurs le Dalai-Lama ne s'y trompe pas et n'invite pas du tout les Occidentaux à se « convertir » au bouddhisme tibétain. Il conseille au contraire de pratiquer préférentiellement la spiritualité liée à sa culture.

Cela dit je pense que si le bouddhisme tibétain a eu un tel succès en Occident, c'est en grande partie parce que le Dalai-Lama est parti en exil en 1950. Et si le gouvernement chinois n'avait pas exercé cette violence à l'encontre des Tibétains, je pense que leur culture serait restée cachée. Le Dalai-Lama est devenu un symbole pour la notion occidentale de « droits de l'homme », et on a alors commencé à s'intéresser à la spiritualité tibétaine. Des maîtres tibétains sont venus en Europe et le bouddhisme tibétain a commencé à se répandre en Occident, en concurrence avec le bouddhisme zen.

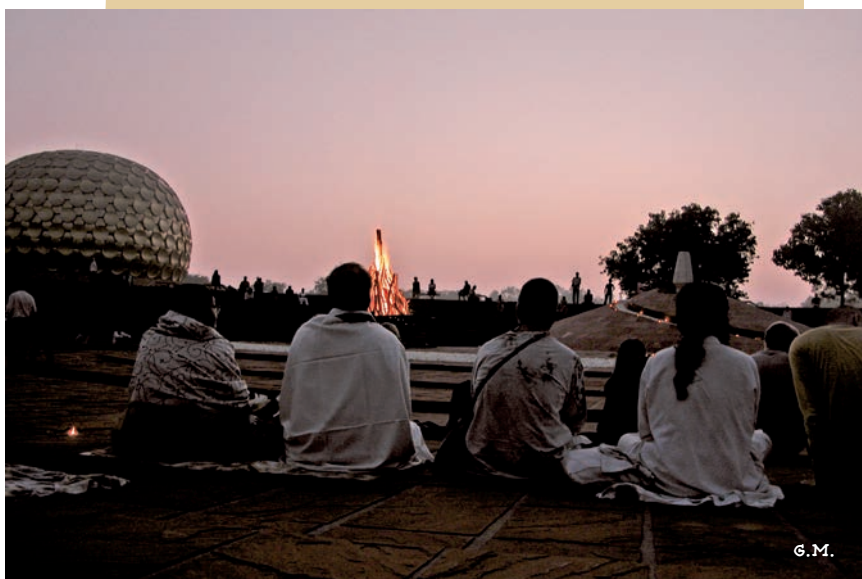
Oui, Taisen Deshimaru était aussi une figure importante et il y avait de façon générale cet appel de l'expérience intérieure, de la méditation.

En effet, mais la tradition de la contemplation dans le judéo-christianisme s'en approche beaucoup, notamment de la méditation silencieuse ou « silencieuse » selon la formule de Nicolas Go (propre au sage accompli). Le philosophe a besoin de silence et il développe une forme de méditation silencieuse, c'est-à-dire une réflexion, tandis que le sage laisse le vide s'installer.

La spiritualité laïque peut-elle se développer et est-elle la solution à l'impossibilité des religions de s'accorder entre elles ?

Cela ne se fera pas facilement, mais c'est une tendance profonde. Il y a un réseau de gens qui pensent différemment, que l'on peut appeler des créatifs culturels, et qui agissent autrement dans leur vie quotidienne. Ils développent une poétique dans leur vie qui n'est plus celle instituée par les religions, la science ou autre chose. C'est un mouvement fort à l'heure actuelle. Mais le pouvoir du religieux au sens institué est très puissant, et le sacré institué n'est pas immobile ; il cherche à s'adapter, il réagit, etc. Donc les religions peuvent évoluer, mais lentement, et le réseau de la spiritualité laïque évolue beaucoup plus vite, parfois trop vite, avec des dérives, mais c'est inéluctable. On ne peut pas gommer ce mouvement. Peut-être faudra-t-il tout le *xxi*^e siècle pour que quelque chose se mette en place à un niveau plus collectif. ●

Propos recueillis par Jocelin Morisson



► Auroville : le pari d'une laïcité théiste

Fondée en 1968 près de Pondichéry par La Mère, compagne de Sri Aurobindo, Auroville veut être « une cité universelle où hommes et femmes de tous les pays puissent vivre en paix et harmonie progressive au-dessus de toute croyance, de toute politique et de toute nationalité ». Le système éducatif multiculturel d'Auroville comprend cinq écoles, et vise à obtenir le meilleur du potentiel de chaque enfant. L'éducation physique et artistique est encouragée. En plus des enfants d'Auroville, quelques centaines d'enfants des villages voisins bénéficient des programmes éducatifs. Une Française raconte que « la méthode utilisée est celle du libre progrès », qui part du constat universel « que chaque individu est unique ; l'enfant a des besoins spécifiques et l'école doit apporter les conditions de liberté nécessaires pour que les enfants puissent devenir par eux-mêmes ce qu'ils sont véritablement ».

Éducation intégrale. Une méthode aux antipodes de l'approche occidentale où tout le monde passe par le même moule. La scolarisation totalement organisée et structurée est possible jusqu'à l'âge de 14 ans. La question des diplômes commence alors à se poser et les écoliers font un choix. Une scolarisation structurée plus avancée peut être poursuivie jusqu'à 18 ans grâce à un système de cours gratuits à la Last School, au Centre d'études supérieures pour les niveaux O (ordinaire) et A (avancé) du « General Certificate of Education » reconnu internationalement, et à l'After School pour les examens indiens. Lors des quarante ans d'Auroville, célébrés à l'Unesco en 2008, l'Aurovillien Jean-Yves Lung a parlé d'éducation intégrale : physique, vitale, mentale et spirituelle. Comment combiner tout cela sous le contrôle de l'entité souveraine dans l'être humain ? « Nos résultats sont plutôt bons, a-t-il expliqué. Quand nos enfants quittent Auroville, ils s'intègrent dans la société. Mais nous ne poursuivons jamais ces expérimentations jusqu'au bout, car il nous reste toujours un léger doute à propos de l'enseignement, de l'organisation ou autre chose. Croyons-nous assez dans nos rêves ? »

Ken Wilber et Eckhart Tolle font partie des grandes figures de la spiritualité laïque outre-Atlantique.

Chacun invite, à sa manière, à une transformation radicale :

Ken Wilber, la connaissance

L'HOMME • Né en 1949, Wilber a abandonné des études de médecine pour s'intéresser aux philosophies orientales à la fin des années 1960, dans le bouillonnement de la contre-culture américaine. Il est diplômé en chimie et biologie. Dès son premier livre, *Le Spectre de la conscience*, il tente d'unifier plusieurs domaines de connaissance. Il développe ensuite la notion de paradigme holographique, qui englobe les champs de la conscience, du mysticisme et de la science. D'*Une brève histoire de tout* à sa *Théorie de tout*, deux de ses livres, Wilber affiche clairement son ambition de rendre compte de l'ensemble du savoir humain, science, philosophie, spiritualité, etc., au sein d'une approche intégrale. Pour cette ambition démesurée, pour son « élitisme » revendiqué aussi, Wilber agace aux États-Unis et dans le monde anglophone, et reste pratiquement inconnu en France.

LA PENSÉE • La pensée intégrale couvre par définition tous les domaines du savoir. Le holisme de Wilber part de l'entité première : le holon, qui est à la fois un tout et la partie d'un tout, comme l'atome dans la molécule, la cellule dans l'organe, etc. Les individus et les groupes humains forment aussi des holons. Ensuite, il propose des matrices dont la plus célèbre est celle des quadrants, qui se déclinent pour tous les holons. Il combine la notion « d'intérieur-extérieur » avec celle d'« individuel-collectif ». Par exemple, pour un individu, le quadrant « extérieur-collectif » désigne la vie sociale, alors que le quadrant « intérieur-individuel » désigne la psyché.

Intégrant Teilhard de Chardin et Aurobindo, la notion d'évolution cosmique est au cœur de sa démarche. La « spirale dynamique » de Don Beck lui sert à classer les groupes humains selon leur niveau évolutif, en leur attribuant une couleur. Ainsi, les « Archaique-instinctuel » sont beiges ; les « Magique-animiste », violets ; les « Dieux puissants », rouges ; puis les « Ordre mythique », bleus ; les « Accomplissement scientifique », oranges ; et les « Individu sensible », verts. Et il ne s'agit là que des « pensées 1^{er} palier ». Chaque type coloré correspond à la fois à une étape de l'évolution globale de l'humanité, à un groupe d'individus dont c'est le mode de pensée dominant, et à des valeurs associées. Wilber parle de « mêmes », c'est-à-dire des



Ken Wilber au sommet de sa gloire...

éléments culturels qui se propagent de proche en proche. Selon lui, la catégorie des « créatifs culturels » appartient au « même vert » (10 % de la population mondiale), le paradigme de l'individu sensible, postmoderne, devenu matérialiste-rationaliste. Le niveau vert est la dernière marche avant ce que Wilber appelle la « pensée 2^e palier ». Mais le vert ne peut franchir cette étape qu'en pensant à la fois verticalement et horizontalement, c'est-à-dire en termes de classements et de relations.

LE MESSAGE • La spiritualité a deux fonctions : la « translation » donne du sens au moi séparé, en offrant des mythes, des histoires, des rituels, etc. Mais la « transformation » peut être une libération car elle pulvérise le moi séparé. « Dans la transformation authentique, il n'est plus question de croyance mais de la mort du croyant », écrit Wilber. ●

À lire

Le Livre de la vision intégrale, Dunod, 2008.
Une brève histoire de tout, Mortagne, 1997.



le premier à l'issue d'une synthèse de tous les savoirs, le second à travers l'expérience de la présence. Seul point commun : ils n'ont encore jamais enseigné en France.

Eckhart Tolle, la présence

L'HOMME • Né en Allemagne en 1948, Eckhart Tolle y vit jusqu'à l'âge de treize ans. Il étudie à Londres, puis se lance dans la recherche scientifique et rejoint l'université de Cambridge. À 29 ans, après une longue période de dépressions, il vit une expérience spirituelle intense qui le transfigure et change radicalement le cours de son existence. Après quelques années passées en ermite à tenter d'intégrer cette transformation, il se lance dans l'écriture. Son livre, *Le Pouvoir du moment présent*, paru en 1999, devient un best-seller traduit en trente-trois langues, notamment soutenu par des personnalités comme Oprah Winfrey aux États-Unis. Le livre a été décliné en groupes de rencontre, ateliers, exercices, vidéos, etc. Son message a touché des millions de personnes.

Conseiller, enseignant spirituel, auteur et conférencier, il est très influent en Europe et en Amérique du Nord. Il vit depuis 1996 à Vancouver, en Colombie-Britannique.

LA PENSÉE • Eckhart Tolle prône la valeur spirituelle de l'attention. À l'instar de certains enseignements de l'hindouisme ou du « *rappel de soi* » de Gurdjieff, il s'agit de devenir conscient du Soi et de s'ancrer dans le présent en évitant de ruminer le passé ou de se projeter dans l'avenir. Rien de révolutionnaire en soi, mais Eckhart Tolle a une façon toute particulière de faire passer des idées simples, qui convainquent son auditoire ou son lectorat qu'il a réellement été touché par la grâce. En fait, il réactive des concepts qui sont au cœur des mystiques orientales – mais pas seulement – et visent à obtenir l'éveil spirituel à partir d'une réalisation de « *Tout Ce qui Est* » dans le moment présent. Il écrit : « *Vous négligez continuellement l'évidence même :*



Eckhart Tolle au Sommet de la paix de 2008 aux côtés du Dalai-Lama.

votre sens le plus intime du Je Suis n'a rien à voir avec ce qui se passe dans votre vie, ni avec son contenu. Ce sentiment de Je Suis est uni au Présent. Il est toujours le même. Dans l'enfance et la vieillesse, la santé ou la maladie, le succès ou l'échec, le Je Suis – l'espace du Présent – demeure inchangé en profondeur. »

C'est la liberté des enseignants spirituels qui ne sont pas affiliés à une tradition en particulier que de pouvoir reformuler d'anciennes paroles de sagesse, en les adaptant au « public » d'aujourd'hui, pas forcément plus « intelligent » mais tellement plus éduqué et informé.

Là où Ken Wilber passe parfois pour un mégalomane prétentieux, Tolle a l'image d'un homme simple et très discret. Le premier juge d'ailleurs très intéressant le propos du second, mais lui reproche tout de même l'absence de projection dans la spirale évolutionniste d'une pensée « *figée* ». S'ancrer dans la conscience pure du présent c'est d'une certaine façon éviter de se confronter au « *refoulé* ». Les exercices d'Eckhart Tolle sont fondés sur de courts moments de méditation pour développer l'éveil de la conscience de soi, le sens de l'écoute et l'attention perceptive. Comme la méditation de pleine conscience (*mindfulness*) ou d'autres modes de méditation bouddhiste, cette pratique vise à faire taire le cours de la pensée ordinaire et de prendre conscience du Soi supérieur.

LE MESSAGE • « *Je ne suis ni mes pensées, ni mes émotions, ni mes perceptions sensorielles, ni mes expériences. Je ne suis pas le contenu de ma vie. Je suis la vie. Je suis l'espace dans lequel tout se produit. Je suis la conscience. Je suis le Présent. Je Suis.* » ●

Jocelin Morisson

À lire

Le Pouvoir du moment présent : Guide d'éveil spirituel, Ariane, 2000.
Nouvelle Terre : L'avènement de la conscience humaine, Ariane, 2005.

